

NOTRE EUROPE

SON HISTOIRE NOUS OFFRE DE SOLIDES RAISONS DE NOUS SENTIR EUROPEENS

Par Bernard QUELQUEJEU

Bâtir l'Europe n'est plus une éventualité, c'est une nécessité historique. Quelle Europe ? «Un projet de Civilisation servi par une Puissance organisée [...] pour forger une Communauté de nations »¹ Donc une Europe qui sera pourvue d'au moins six caractéristiques : une Europe unie dans sa diversité, émanant des peuples et nations qui la composent, puissante dans ses fonctions régaliennes, laïque, démocratique, dotée d'une économie au service de la justice sociale et protectrice de ses citoyens.

Une telle construction historique n'aura pas lieu sans l'éclosion chez ses citoyens d'un puissant sentiment d'appartenance. Le drame, c'est qu'un tel sentiment n'habite pas, ou si peu la majorité d'entre eux. C'est, modestement, pour contribuer à l'éclosion d'un tel sentiment qu'ont été écrites ces pages, que j'offre au lecteur comme une simple note à laquelle j'ai choisi de donner un ton personnel

Etre européen, c'est d'abord faire sienne une très longue épopée, une Geste, une odyssée historique singulière mêlée à l'histoire du monde, mais marquée par quelques traits totalement distinctifs. Simplement et sans prétention historiographique, je me propose d'en relever quelques uns, parmi ceux qui me paraissent conférer à notre Europe une responsabilité, une mission dans l'histoire présente du monde. Car, embarqués dans une aventure singulière, les européens, tous ensemble, partagent un héritage incomparable, sont liés par une destinée commune et doivent se reconnaître chargés d'une dette qu'il est de leur responsabilité de vouloir acquitter.

Depuis les débats qui ont eu lieu au moment de la rédaction d'une Constitution pour l'Europe en 2004, il est devenu courant de s'interroger sur ses origines dans les termes d'une question déterminée : « quelles sont les **racines** de l'Europe ? ». Je n'aime pas cette métaphore. Elle appelle en réponse une énumération qui sera toujours incomplète, donc discutable. Pire, elle nous désoriente. Certes, notre Europe est un être vivant qu'il est certes loisible de comparer à un arbre. Mais pourquoi ne s'intéresser qu'aux racines et oublier qu'un arbre ne trouve son achèvement que dans ses fruits ? Un pommier acquiert progressivement de nombreuses racines, des grosses et des petites, de nature diverse selon les époques de croissance et selon les terrains qu'elles traversent ; comptent aussi les greffes qu'il a reçues, la terre qui l'a nourri, les pluies qui l'ont abreuvé, la sève et le soleil qui a fait mûrir ses fruits. C'est aux fruits que l'on juge un fruitier. S'interroger sur ses racines entraîne le regard vers le passé au lieu de l'orienter vers l'avenir. J'aurais l'a dit autrement ²: « C'est en allant vers la mer que le fleuve reste fidèle à sa source ».

I. Au commencement...

Les commencements de notre Europe se perdent dans la nuit des temps. Un bref instant, j'aime à évoquer les populations qui ont parcouru notre sol avant de s'y fixer et de se regrouper en petites unités de vie, puis de hameaux et de cités. Nos historiens s'entendent pour dire que l'histoire proprement dite ne débute, au-delà des traditions orales, qu'avec l'écriture, qui permet l'émergence de la conscience d'avoir des

¹ Pierre BERNARD-REYMOND, *24 propositions pour l'Europe*. « L'Union européenne, du crépuscule au nouvel élan » Rapport d'information présenté à l'Union Européenne fait au nom de la commission des affaires européennes, déposé le 26 février 2014 au nom de la Commission des affaires européennes,

² Dans un discours à la Chambre des Députés les 10 et 24 janvier 1910.

ascendants auxquels on se sent liés de quelque façon. On prend souvent pour repère le premier historien grec Hérodote, né vers 480 av. J.-C.

C'est à partir de cette période que l'on a commencé à repérer, par les traces qu'ils nous ont laissées, plusieurs peuples, plusieurs cultures qui sont à l'origine de ce qui plus tard deviendra notre Europe. Car on ne commence à parler de l'Europe comme entité géographique qu'au XVI^e siècle, lorsque les géographes acclimatent ce terme pour désigner une petite fraction du globe terrestre qui ne constituait pas véritablement une entité continentale et dont les limites territoriales n'ont jamais été bien nettes. Auparavant, on parlait de Mer méditerranée, de contrées méditerranéennes qui constituaient l'essentiel du monde connu. L'empire romain, la chrétienté ont constitué des ensembles politiques et culturels qu'on ne peut pas identifier au concept d'Europe.

II. Plusieurs grandes sources

Au moment où émerge la société grecque puis l'empire romain, qui vont l'une et l'autre marquer très profondément l'histoire et la culture de chacun des peuples européens, et leur forger une commune destinée, de nombreuses populations vivaient dans diverses régions du continent, des Carpates à l'Atlantique. On les nomme, de manière indifférenciée, les **Celtes**. Les auteurs latins utilisent le mot *Galli* pour désigner les Celtes installés en Gaule, en hommage à leur animal fétiche, le coq (*Gallus* en latin). Les Celtes, artisans et agriculteurs, savaient fondre et travailler de nombreux métaux et utiliser la roue ; le bois et le fer leur étant plus accessibles que l'argile, ils utilisaient des tonneaux à la place des amphores. Leurs bateaux n'étaient pas moins élaborés que ceux de la Méditerranée, et leur ont permis de peupler les îles Britanniques. On cite rarement les Celtes parmi les sources de notre culture ; pour ma part, je trouve que c'est injuste, ils sont présents dans un coin de notre mémoire commune.

Mais voici qu'émerge une brillante civilisation : sur le pourtour de la Mer Égée, la **civilisation grecque** prend la forme de plusieurs cités États - les plus importantes étant Sparte et Athènes. Ils inventent des formes de culture et de société très nouvelles. L'art, la musique, le théâtre, les sciences, les techniques se développent comme jamais auparavant. Nous ne les oublierons plus jamais. On doit, à mon sens, ménager une place éminente, la première peut-être, à la découverte d'une nouvelle pratique de la pensée, de l'esprit : la philosophie. Depuis Socrate, la puissance de la philosophie tient à son pouvoir de questionner radicalement ce qu'on tient pour acquis. Les conséquences de cette novation, développée dans les écoles grecques d'Aristote et de Platon, puis de leurs successeurs, seront incalculables dans tous les domaines et s'étendront au monde entier. C'est la naissance de la raison : rarement une métamorphose aura pareillement fait époque. Notre dette à leur égard est immense. J'y reviendrai.

« Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »³. Bientôt un autre monde va prendre le relais. **Rome** va conserver l'acquis des grecs, mais y ajoute deux nouvelles branches, toutes deux étroitement liées aux expériences politiques que va accomplir ce nouveau peuple, et qui, elles aussi, imprégneront de manière durable et profonde l'histoire ultérieure du continent européen. Sans être absolument le premier empire de l'histoire, l'Empire romain, au cours de son expansion puis de son épuisement⁴, va offrir au monde une forme achevée du *concept de droit* avec ses divers embranchements, et surtout une puissante théorie, inoubliable, du *pouvoir politique* et de sa Constitution. Je reconnais la chance que j'ai eue d'apprendre le latin, qui m'a ouvert l'accès à de nombreuses disciplines qui ont peu à peu édifié dans sa structure profonde la personnalité européenne.

Il est encore une autre source, mais de nature différente, à laquelle notre Europe doit un véritable engendrement matriciel : le **judéo-christianisme**. Moins en tant que celui-ci s'est historiquement institué

³ Paul VALÉRY *La crise de l'esprit*, éditions NRF, 1919.

⁴ Je tire au passage une leçon : par leur nature même, les empires sont condamnés à échouer. L'Europe ne pourra ni ne devra jamais prendre la forme d'un empire.

sous la forme d'une religion, publique pourvue de son organisation propre (rites, dogmes, clergé) ayant d'ailleurs revêtu au cours des siècles des figures extrêmement diverses, que par l'immense mouvement sociohistorique et culturel que le christianisme a suscité et développé. Que serait l'Europe sans *La Cité de Dieu* de saint AUGUSTIN, grande œuvre matricielle qui congédie la romanité païenne pour ouvrir la chrétienté médiévale et que maints ferments de l'essor des Etats modernes en Occident et de la "sécularisation" ? La pensée juive et la culture chrétienne ont inspiré au long des siècles des idées neuves en matière de conception du monde, de philosophie, de dignité de l'homme, de liberté, de sens moral, de vie collective, de créations artistiques. J'en soulignerai à l'occasion quelques-unes qui m'apparaissent les plus constitutives de l'âme européenne, en poursuivant mon exploration de la longue genèse de notre Europe.

III. Une éprouvante époque transitaire

Quelles périodes, quelles étapes, quels événements me faut-il choisir ensuite dans cette foisonnante épopée, au titre de leur contribution à la formation de la personnalité de notre Europe, de son « esprit », de ce que Abdenour BIDAR appelle le « génie » de l'Europe ⁵ ? Un choix plus qu'embarrassant ! Faut-il débiter par évoquer les invasions des Barbares qui ont finalement contribué à la chute de l'Empire romain, les conflits, les interminables rivalités que n'ont cessé de se livrer nos peuples en tous lieux du continent ? Faut-il rappeler l'immense apport des générations de moines, l'épopée des abbayes bénédictines, clunisiennes, cisterciennes qui ont asséché les marais, amélioré les forêts, implanté de nouvelles cultures et aménagé tant de régions rurales ? Convient-il d'évoquer le « Temps des cathédrales » qui, dans de nombreuses régions européennes, nous a laissé ces abbayes, ces basiliques qui comptent parmi les joyaux de nos patrimoines artistiques ? Faut-il mentionner l'importance des échanges avec les pays de l'orient et particulièrement avec les arabes ? Ils apportent eux aussi d'importantes contributions, non seulement en astronomie, en mathématique, mais aussi en réintroduisant dans les centres intellectuels européens, par leurs traductions de leurs grands textes philosophiques, la pensée grecque, en premier lieu la logique et la métaphysique d'Aristote, perdus de vue pendant des siècles ?

Je choisis de sauter quelques siècles pour m'intéresser aux deux siècles de la **Renaissance**, qui me paraissent avoir constitué une étape de rapide maturation des idées et des valeurs qui sont les nôtres. En diverses régions de notre continent, se produit une redécouverte et une réappropriation de ce que sa culture doit à l'antiquité gréco-romaine. Les traductions des ouvrages anciens se multiplient et connaissent un succès croissant. Vers 1500, ERASME de Rotterdam publie les *Adages*, anthologie de plus de quatre mille citations grecques et latines. La lecture de l'ouvrage *Œuvres morales* de PLUTARQUE incite MONTAIGNE à écrire ses *Essais* (1580). Rendu possible grâce à l'invention de l'imprimerie par GUTENBERG vers 1450, l'échange des idées s'intensifie entre les villes universitaires. Parmi ses traits caractéristiques, je relève la soif de vivre, la confiance en l'homme, l'appétit du savoir, l'esprit de libre examen. En 1517 LUTHER placarde sur les murs de l'église de Wittenberg les fameuses 96 *Thèses*, qui annoncent le vaste mouvement de la Réforme. C'est manifestement une rupture, une date cruciale dans la formation d'une idée décisive pour l'histoire du monde, celle de liberté personnelle. En revendiquant pour les fidèles le libre examen des révélations religieuses, Luther inscrit son nom dans l'idée et la pratique de la liberté de pensée et la liberté de conscience. Dans le même temps, l'essor de la physique et de l'astronomie engage une longue suite de conflits avec l'autorité catholique, qu'on peut illustrer par la mémorable affaire GALILEE (1610-1633). On lui doit, avec d'autres, l'inauguration d'une première différenciation entre la science et la croyance, celle selon laquelle la pensée scientifique conquiert son autonomie, la maîtrise de ses fondements et de ses méthodes. Cette séparation constitue à mes yeux un épisode de première grandeur, qui annonce de

⁵ Abdenmour BIDAR, *Génie de la France. Le vrai sens de la laïcité*. Albin Michel, 2022. Voir aussi *Le génie européen*, (Good Presse 2021), livre de Nicolas SEGUR, romancier, essayiste, poète et critique littéraire. Il nous offre le portrait de quatorze génies du continent européen, de Bergson à Ibsen en passant par Einstein et J.-J. Rousseau, sans oublier Nietzsche et Anatole France.

nouvelles séparations ultérieures entre d'autres domaines jusque là historiquement intriqués. J'en parlerai bientôt.

Pour prendre la mesure des bouleversements qui se sont produits dans tous les domaines tout au long de cette période, je me réfère souvent au grand livre de Paul HASARD, *La Crise de conscience européenne : 1680-1715* (Paris, Boivin et Cie, 1935), dont le titre illustre sans équivoque l'ébranlement qui saisit la pensée européenne au terme de cette de ce que j'ai appelée une éprouvante époque de transition.

IV. C'est au long des crises et des guerres que se forge une 'conscience' européenne'

En interrogeant les grandes sources qui ont irrigué les commencements de notre Europe et en évoquant brièvement quelques-unes des étapes majeures de sa longue histoire, je n'ai pas encore abordé ce qui me semble avoir façonné le cœur de notre Europe, ses caractéristiques essentielles, le propre de ce qui fait notre héritage et nous prescrit nos responsabilités présentes.

Pour le découvrir, il est indispensable de prendre courageusement en compte les réalités tragiques qui sont comme la face sombre, abominable, dramatique de cette saga. Sous cette lumière, les peuples européens ne sont guère différents des peuples et des groupes sociaux des autres parties du monde. Ils n'ont cessé de se faire les prosélytes des dieux de la guerre : Arès le Grec, Mars le Romain, Tyr le Germanique et bien d'autres encore. Guerres, haines, fureurs n'ont cessé d'ensanglanter nos populations. Pour choisir parmi celles qui se sont exercées tout au long des cinq derniers siècles, et qui, pour une part, n'ont pas totalement cessé de causer malheurs et ravages, je me contenterai de sélectionner quatre d'entre elles qui suscitent notre honte : la pratique de l'esclavage et des traites négrières après les grandes explorations maritimes entreprises par les puissances européennes aux XV^e et XVI^e siècle ; les interminables guerres de religion entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, sur lesquelles nous allons revenir ; le colonialisme à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui sous prétexte de civilisation, est l'appropriation d'un territoire étranger, son occupation par la force armée afin d'y exercer la domination politique et l'exploitation économique de ses ressources ; enfin la pire sans doute, l'interminable persécution des juifs, qui culmine en plein XX^e siècle, dans l'inqualifiable Shoah. Toutes ces quatre abominations ne devront jamais quitter notre mémoire. Toutes forment une part indélébile du passé de notre Europe, toutes représentent, sous d'autres formes parfois, une menace permanente. Toutes quatre, pour ceux qui ouvrent les yeux, demeurent d'indispensables avertissements pour notre avenir.

Mais voici un paradoxe saisissant ! C'est précisément au creux de ces épreuves que je discerne l'émergence du principe qui constitue pour moi la caractéristique la plus profonde de notre Europe. « Là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve » a dit le poète HÖLDERLIN⁶. Il se trouve que ce sont ces désastres dramatiques commis dans notre Europe, qui ont joué et jouent toujours un rôle décisif dans la naissance et l'élargissement d'un trait distinctif qui résume sans doute le génie de notre Europe, son emblème : **l'esprit critique**, élément clé la raison moderne. S'il y a une « pensée » européenne, il faut dire qu'en fait intrinsèquement partie l'esprit critique, c'est-à-dire un exercice nouveau de la réflexion, la pratique de la critique de tout. Et d'abord la plus difficile : la critique vis-à-vis de soi-même. C'est avec le développement d'une telle aptitude, d'un tel habitus que vont s'épanouir les valeurs et les idéaux normatifs qui caractérisent la civilisation européenne : les libertés individuelles, la liberté de conscience, la tolérance, la différenciation des domaines, la démocratie et la souveraineté du peuple, l'Etat de droit.... A cet égard, je pense légitime d'avancer que le continent européen, en dépit de ses fréquentes tendances régressives et de ses constantes infidélités à lui-même, est progressivement devenu un laboratoire d'expérimentation des principes normatifs destinés à civiliser les conditions de la vie humaine.

⁶ Friedrich HÖLDERLIN paraphrase ici l'un des principaux moteurs de l'histoire que Hegel voit à l'œuvre au cœur de la réalité : le « travail du négatif ». Le concept de négativité, comme déficience et principe de progrès, est une invention que Hegel revendique avec force. Pour lui, c'est la négativité agissante qui permet à la réalité de se produire – en dépit des phases de régression et d'échec – dans sa pleine rationalité.

Disons les choses autrement. L'apport le plus propre de la créativité de notre Europe, ce n'est pas seulement l'invention de ces quelques grandes idées qui composent l'humanisme, de ses diverses disciplines (sciences, raison, spiritualité, histoire, technique), ou ses institutions (droit, Etat, justice, démocratie). C'est, dans le même mouvement et avec la même ténacité, l'approfondissement des **idées contraires** à celles-là. Telle est la marque typique de l'esprit critique. Il est très frappant d'en illustrer de très nombreuses applications : le vrai ET le faux (p.ex. en sciences, l'expérience cruciale comme épreuve de falsification), l'être ET le rien, (p.ex. *L'Être et l'Un* de Pic de la MIRANDOLE), la Raison ET la Folie (p.ex. *L'éloge de la Folie* d'ERASME), la liberté ET la servitude (p.ex. *De la servitude volontaire* d'E. de LA BOETIE), le bien ET le mal (p.ex. *l'Essai sur le mal radical* de KANT), Le beau ET le laid (p.ex. *Eloge de la laideur* de F. De MIOMANDRE), la démocratie ET l'autocratie ou le totalitarisme (p.ex. *Les origines des totalitarismes*. 3 vols. D'Hannah ARENDT), la paix ET la guerre (p.ex. *De la guerre* de Carl Von CLAUSEWITZ), etc. Avec une pratique renouvelée de la pensée réflexive et un usage sans réserve de l'esprit critique, je pense que notre Europe révèle le noyau originaire, la *valeur-clé* de sa créativité, ce qui caractérise le mieux ce que son histoire et sa pensée ont apporté au monde. Je vois là le plus précieux de l'héritage qu'ont reçu les européens, celui qu'ils doivent cultiver et transmettre à chaque époque.

J'explique brièvement cet approfondissement simultané des contraires en soulignant les effets sur les quatre fléaux dont notre Europe s'est rendue coupable. Longtemps les nations européennes ont pratiqué l'esclavage ; c'est notre Europe qui l'a aboli – même si subsistent dans la clandestinité de nouveaux avatars d'exploitation de l'homme par l'homme. Longtemps se sont déroulées sur son sol ces guerres de religion alimentées par la haine ou le mépris : c'est notre Europe qui y a mis fin avec la tolérance et la laïcité, même si d'autres espèces de conflit continuent de diviser les groupes humains. Longtemps les puissances européennes se sont livrées à la domination d'autres peuples et au colonialisme ; notre Europe a su y mettre fin, édicter le droit des peuples à emprunter eux-mêmes les chemins de leur autonomie. Longtemps la haine des juifs et leur persécution ont régné dans presque toutes les régions européennes ; notre Europe en a fait un délit et un crime, - hélas sans en venir encore à bout, comme en témoigne, en plein vingtième siècle, la tentative de l'extermination commise par les nazis.

Je remarque que ces quatre égarements tragiques qui gangrènent l'histoire de notre continent participent d'une origine commune que je formule volontiers comme le refus de *reconnaître* l'autre homme, de le considérer et le traiter comme mon égal, mon semblable, comme membre de notre commune espèce, en dépit de nos différences-?. D'une manière ou de l'autre, les pathologies sociales résultent toutes d'une absence ou d'un manque de reconnaissance d'autrui, de l'autre, d'acceptation de la dissemblance, de la disparité. Or il se trouve que telle a été la réalisation la plus déterminante de ce grand mouvement qui soulève notre Europe au tournant des dix-septième et dix-huitième siècles et que l'on appelle les *Lumières/Aufklärung/Enlightenment*.

V°. Une métamorphose de grands champs culturels : connaissance, morale, politique

À côté de la grande mutation qu'il a représentée pour la civilisation européenne, ce mouvement présente à mes yeux un intérêt particulier : il illustre avec force ce que proclame la devise européenne : *Unie dans la diversité*. Certes, notre Europe avait déjà vécu des épisodes historiques de diversification. Les peuples européens de l'Ouest et du Sud et avaient continué d'être fortement marqués par la romanité impériale, alors que les régions de l'Europe de l'Est, elles, avaient, dès la fin du iv^e siècle, subi maintes empreintes dues à l'orthodoxie de l'Empire Byzantin, et que de son côté, un large Centre de notre Europe, dès le X^e et durant de nombreux siècles, a partagé l'histoire du Saint-Empire romain germanique, qui constituait déjà, à bien des égards, l'annonce d'une forme de fédéralisme continental interétatique, à la fois pluriethnique, métaconfessionnel, et supranational, pourvu de contre-pouvoirs régionaux et locaux ⁷.

Mais, sur le fonds de ces héritages historiques variés, notre Europe va connaître une nouvelle période de diversification.. L'épisode des Lumières concerne tous les peuples de notre continent : les divers

7 Cf. «Les ressorts du consensus allemand sur l'Europe» (2017) d'Alexis DIRAKIS, Centre franco-allemand de recherches en sciences sociales de Berlin.

mouvements qui se développent çà et là possèdent une similitude, une simultanéité frappante. Mais les sociologues m'ont enseigné la grande variété des formes qu'il prend au sein des diverses cultures européennes : impossible d'en faire, re un phénomène homogène et unifié. Les historiens sont ici obligés de marquer les différences entre les *Lumières* françaises, l'*Enlightenment* anglaise et l'*Aufklärung* allemande. S'affirme ici l'indépassable diversité intérieure de notre Europe, qui fait aussi sa richesse.

Le siècle des Lumières est marqué par une vision renouvelée et élargie du monde, héritée de questionnements, parfois angoissés, du dernier quart du XVII^E siècle. Je note quelques-uns des traits marquants par lesquels une pensée moderne s'affirme : ils dessinent le portrait et les caractéristiques qui autorisent à parler, dans sa diversité, d'un esprit européen.

D'abord la soif de connaître, la primauté de l'esprit scientifique en recherche de vérité, d'objectivité, dont la révolution copernicienne est la plus frappante : elle se manifeste dans le *Dictionnaire historique et critique* (1697) de Pierre BAYLE, ensuite dans l'*Encyclopédie* de DIDEROT et D'ALEMBERT, composée de 28 volumes, parus entre 1751 et 1772. Le projet de celle-ci n'est rien de moins que de rassembler les connaissances acquises par l'humanité et de favoriser l'accession de tous au savoir.

L'*Encyclopédie* témoigne aussi de la maturité de l'esprit critique dont je disais il y a un instant qu'il constitue à mes yeux l'emblème de notre Europe : il exerce le contrôle constant de la pensée, qui s'est affirmé dès 1637 dans le *Discours de la Méthode* de DESCARTES. L'entreprise critique en vient à réaliser un examen drastique de la raison par elle-même, la reconnaissance de ses limites tout autant que la connaissance de ses pouvoirs. C'est éminemment l'œuvre d'Emmanuel KANT qui publie en 1781 la *Critique de la raison pure*. C'est lui aussi qui formulera en 1784 le précepte de l'*Aufklärung* « *Sapere aude* », Aie le courage de te servir de ta propre intelligence. Fièbre devise !

L'œuvre critique poursuit le travail de différenciation, de séparation des domaines, que nous avons évoqués en ce qui concerne la science avec Galilée. Mais, cette fois, dans le domaine de la morale, désormais instaurée autonome face aux autorités de la religion qui revendiquaient le monopole de la légitimation morale. Cette séparation des domaines suscite des affrontements redoutables, dans lesquels se trouvent encore aujourd'hui nombre de nations de notre continent. C'est pourtant avec elle qu'on entre dans ce qu'il convient d'appeler la modernité.

Le travail des *Lumières* va enfin faire son chemin au cœur d'un autre domaine l'espace politique. Progressivement et au milieu de crises souvent violentes, il va entreprendre une opération inédite instaurer l'autonomie du champ politique, libéré de l'emprise du pouvoir religieux ou des ambitions idéologiques. Historiquement, après bien des préparations, c'est le juriste Jean BODIN auteur *Des Six Livres de la République* (1576), puis l'anglais John LOCKE, qui publie une *Lettre sur la tolérance* (1667) et un *Traité du gouvernement civil* (1690) qui lancent ce vaste chantier de pensée politique, progressivement mené dans toute notre Europe. Une première désacralisation de la monarchie est accomplie par le baron de LA HOUTAN dans ses *Dialogues* (1710). Cette puissante interrogation sur les fondements de l'institution politique se poursuit tout le dix-huitième siècle. S'y illustrent MONTESQUIEU qui fait paraître *De l'esprit des lois* à Genève en 1748, VOLTAIRE qui publie en 1763 un *Traité de la tolérance*, ROUSSEAU avec son *Contrat social* publié à Amsterdam en 1762, et bien d'autres. C'est une entreprise de très longue haleine, qui va exiger des décennies, des siècles, au sein de laquelle nous nous débattons encore aujourd'hui. Sa réalisation historique va représenter une véritable métamorphose du champ politique.

C'est l'invention d'un lien totalement original entre les citoyens, le lien politique, qui ne soit plus celui d'une religion commune, ni même calqué sur le modèle du lien religieux. En effet, celui-ci constitue une communauté humaine propre qui fait appel à un principe d'ordre qui transcende de quelque façon l'horizon social. Le lien politique à construire, lui, ne peut plus être structuré comme celui de l'espace religieux : il est, par construction, privé d'une telle référence. Son fondement dernier est une place vide. En ce sens, on peut le qualifier d'« agnosticisme constitutionnel ». C'est ce qui lui permet, selon son principe même, de s'établir dans un espace sociogéographique déjà constitué d'une ou de plusieurs religions sans entrer en concurrence avec elles.. C'est ici que prend place « la souveraineté du peuple, par le peuple et pour

le peuple ». C'est l'émergence de ce lien politique spécifique, fragile, facilement perverti, souvent oublié, qui instaure le vivre-ensemble politique, la démocratie. L'expérience historique nous montre avec évidence que son établissement stable repose entièrement sur le consentement des citoyens. Il exige donc de chacun d'eux d'apprendre à vivre avec plusieurs appartenances de nature différente. Cet apprentissage vise l'acquisition d'une capacité de l'esprit critique, justement celle que les *Lumières* nous ont apprise, inaugurant par là ce que l'on a appelé les « Temps modernes ». A mes yeux, c'est l'une des inventions majeures réalisées par notre Europe, celle dont nous pouvons être les plus fiers : elle représente une des avancées dont beaucoup de régions du monde ont le plus besoin pour mettre fin à des conflits séculaires et établir la paix. Nous savons bien, par expérience, qu'une telle invention est fragile, qu'elle repose entièrement sur le consentement, sur la 'vertu' citoyenne, que « *Son existence est un plébiscite de tous les jours* » comme l'a dit Renan. Nous savons en même temps qu'elle est mise en cause par une partie actuellement majoritaire de nos contemporains et de nos sociétés qui estiment que les injonctions de leur religion ou de leurs convictions les plus profondes prévalent sur les règles de vie, les lois prises démocratiquement dans le but d'établir la paix sociale. Raisons de plus pour nous, citoyens européens, de veiller sur elle, de la faire vivre comme une part essentielle de notre héritage/

VI° La Révolution française.

Et voici que ce que les philosophes européens viennent de penser, une nation va tenter de l'inscrire dans l'histoire. L'esprit des *Lumières* s'aventure à essayer de réaliser une nouvelle forme d'institution politique avec le début de la Révolution française. Le début ? Chacun sait qu'à la différence de la Révolution américaine, la française n'a pas réussi à instaurer un régime politique stable : elle a débouché sur la Terreur. On a pu dire que la Révolution française n'est pas terminée. Pourtant cette issue tragique ne doit en aucun cas faire oublier ses premiers moments, ses premiers gestes, ses premières créations, qui vont avoir d'immenses répercussions dans toute notre Europe et au-delà. Je veux seulement ici en relever quelques-uns qui me paraissent avoir marqué durablement le champ politique. Le grand mouvement des Cahiers de doléances, par lesquels s'expriment publiquement la misère, les souffrances du peuple qui réclame un changement profond du régime politique, témoigne d'un progrès dans la conscience publique des charges et des responsabilités de l'autorité politique. S'il faut citer une date paradigmatique de cette révolution, je choisirai le 20 juin 1789, celle du Serment du jeu de paume. Les trois assemblées noblesse, clergé, tiers-état, fusionnent en une Assemblée nationale qui jure de ne pas se séparer avant d'avoir doté la France d'une « Constitution ». La situation et l'ampleur des défis l'exigent. Ici prend place une décision remarquable : alors qu'éclatent les troubles intérieurs et que les frontières sont menacées par les armées royales de l'Europe monarchique, l'Assemblée Constituante n'a rien de plus pressé que de consacrer un mois pour asseoir les fondements d'un nouveau régime : c'est la *Déclaration de l'homme et du citoyen* du 26 août 1789, qui formule les principales idées politiques nouvelles. On sait que cette Déclaration a eu un immense écho dans de nombreuses capitales européennes. Il est vrai qu'en la rédigeant, les constitutionnels avaient conscience de la portée universelle de leur élaboration : ils formulaient quelques-uns des principes normatifs susceptibles de répondre aux besoins les plus profonds de la condition humaine. Je me risque ici à une confidence : un jour du début des années soixante, je suis tombé par hasard sur le texte de la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme* et je garde une mémoire vive de l'émotion que j'ai ressentie à sa lecture.

VII° Un héritage légué à notre responsabilité

Il m'est permis d'être plus bref sur les époques qu'a vécues notre Europe depuis la Révolution française. Car il me semble que vers le début du dix-neuvième siècle, notre Europe a déjà acquis beaucoup des principaux traits qui la caractérisent et qui nous donnent les raisons de nous y sentir vraiment chez nous.

Bien sûr, il en aurait été tout autrement si j'avais voulu développer les raisons présentes de continuer à la *construire*, de développer les institutions que l'époque actuelle réclame. Je n'avais nulle compétence pour cela. Je me suis seulement proposé de livrer, simplement, quelques-unes de mes raisons, tirées de son histoire, d'aimer notre Europe, de m'y sentir chez moi, de vouloir en être partie prenante.

. Les peuples européens ont continué leur croissance, ils ont continué, au milieu des autres cultures, de jouer leur rôle, souvent central, dans le formidable développement des sciences et des techniques, ils ont apporté des créateurs et des inventeurs en maints domaines, ils ont offert au monde les plus grands compositeurs et musiciens, des peintres novateurs reconnus dans le monde entier, des romanciers, des poètes. Tout cela fait partie de notre héritage. Je dois en même temps constater que nos peuples ont continué de trahir à nouveau le meilleur des leçons qu'ils s'étaient données à eux-mêmes au cours des siècles précédents. . Ils ont multiplié les rivalités, les conflits de toutes espèces, les guerres qui les ont ensanglantés tout au long du dix-neuvième et du vingtième siècle.

Mais si on considère la manière dont se sont comportées et se comportent les autres continents et régions de notre planète, les conflits de toutes sortes, les antagonismes religieux et idéologiques, les haines séculaires inextinguibles entre peuples voisins, la barbarie exercées par des tyrans d'espèces variées, les crimes de masse commis par les dictatures totalitaires fascistes et nazis, les conditions de vie dans lesquelles ont vécu et vivent encore les populations maintenues sous le joug des tyrannies communistes, islamistes ou autres, ... – peut-on soutenir que notre Europe ait complètement trahi l'essentiel de ce que lui avait enseigné son histoire singulière, dont j'ai tenté d'évoquer quelques épisodes, entre biens d'autres ? Est-il juste d'affirmer qu'elle a abandonné l'esprit critique qui la caractérise et la créativité dont elle a su faire preuve pendant des siècles ? A-t-elle perdu ce que j'ai appelé son génie, son âme ?

Je ne le crois pas. J'évoquerai seulement en guise de conclusion deux événements majeurs du XX^e siècle qui illustrent à nouveau cette capacité que possède notre Europe de continuer, avec d'autres, à forger de nouvelles institutions, de nouvelles organisations, de nouvelles créations susceptibles d'aider le monde à civiliser les rapports entre peuples et à édifier un humanisme universel. Le premier apporte un remarquable démenti à ceux qui prétendent que certaines haines entre peuples voisins sont éternelles, inamissibles. Pendant des siècles, la France et l'Allemagne ont entretenu entre elles une hostilité haineuse qui a entraîné notre Europe dans trois guerres : 1870, la grande tuerie de 14-18 et la guerre mondiale de 39-45. Et voici qu'elles ont su y mettre fin, bâtir un partenariat en maints domaines et commencer à instituer ce qui deviendra peu à peu l'Union Européenne. Quel exemple pour tant de discordes, tant de conflits, tant de violence qui se perpétuent aujourd'hui sous nos yeux dans trop de régions du monde ! Je discerne dans cet événement un argument solide pour montrer que les nations ne sont pas inéluctablement facteurs de guerres. Comment "l'Europe" eut-elle été possible sans cette réconciliation ? Je suis convaincu que cet épisode engage aussi avec force la manière de penser, de concevoir l'Europe et de poursuivre sa construction. Voulons-nous une Europe d'inspiration fédérale, qui se substituerait aux nations, à l'image en quelque sorte des Etats-Unis d'Amérique, ou voulons-nous plutôt une Europe qui, assumant pleinement son histoire, se veut une Europe des peuples et des nations ?

L'autre événement est encore plus éclatant. Je parle ici de ce qui s'est produit à la fin de la dernière guerre : la création de l'Organisation des Nations Unies. On peut à juste titre soutenir qu'elle n'a pas de fondement démocratique, qu'elle n'a pas rempli la mission qu'elle s'était fixée, maintenir la paix, qu'elle a besoin aujourd'hui d'une refondation. Il n'en demeure pas moins que son Acte premier, qui marque une date inaugurale de l'histoire de l'humanité, embrassée dans son universalité, est la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme*. Est-ce un hasard si, sous la conduite du juriste René CASSIN, elle a été rédigée et proclamée en français ? N'a-t-elle pas consacré le meilleur de ce qu'a apporté au monde notre Europe, dans le cours de sa longue épopée ?